

REVUE BELGE  
DE  
NUMISMATIQUE,

PUBLIÉE

SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE NUMISMATIQUE.

DIRECTEURS :

MM. LE V<sup>te</sup> B. DE JONGHE, LE C<sup>te</sup> TH. DE LIMBURG-STIRUM ET A. DE WITTE.

1897

CINQUANTE-TROISIÈME ANNÉE.



BRUXELLES,

J. GOEMAERE, IMPRIMEUR DU ROI,

*Rue de la Limite, 21.*

1897

PIERRE LORTHIOR  
GRAVEUR DES MÉDAILLES DU ROI  
NÉ A LILLE EN 1733

---

Il y a vingt ans, M. A. Chabouillet, conservateur des médailles à la Bibliothèque nationale, ayant remarqué, dans le Musée confié à ses soins et dans celui de la Monnaie de Paris, plusieurs œuvres de mérite signées Lorthior, jugea convenable d'attirer l'attention des amateurs sur cet artiste trop négligé, selon lui, par les historiographes.

Il proposa à son collègue du quai Conti, M. Caignard, d'entreprendre ensemble une notice biographique et la description des œuvres du graveur dont il y avait lieu de tirer le nom d'un oubli regrettable.

On savait Lorthior originaire de Lille. Une indication spéciale décida le conservateur du Musée de la Monnaie à s'adresser à M. Desrousseaux, conseiller général et notaire à Lille, connu comme possesseur de clichés de Lorthior, en lui demandant les renseignements biographiques qu'il pourrait donner avec certitude.

Mais M. Desrousseaux, dans une réponse louangeuse pour l'artiste, expliqua ses relations avec la famille et déclara que la dame Eugénie Lorthior, décédée à Paris, où il l'avait connue

étant jeune, lui avait légué les clichés dont elle avait hérité de son frère.

Or, les recherches à l'état-civil de Lille n'ont fait retrouver aucun frère d'Eugénie Lorthioir. Il fallait donc chercher une autre piste ou surseoir; c'est ce que fit M. Caignard.

A la même époque, M. Desrousseaux, qui lui avait offert communication sur place de ses clichés, me laissa prendre copie des légendes des sujets exposés dans son cabinet.

Mais parmi ces clichés disposés dans un cadre, plusieurs portaient la signature de divers graveurs ou se rapportaient à des souvenirs historiques d'une époque antérieure à l'existence possible de l'artiste en question.

Plus tard, M. Guiffrey, un des rédacteurs de la Revue de l'Art français (1), eut l'occasion de publier un mémoire de Lorthioir à l'Assemblée nationale au sujet de la fabrication des assignats.

Une allusion un peu sévère de l'écrivain au sujet du graveur donna lieu, à un défenseur de son talent, de livrer quelques renseignements biographiques que M. Guiffrey s'empressa courtoisement de publier dans la Revue.

Puis l'acquisition d'un cadre des clichés, ajouté à la découverte de quelques documents, me fit reprendre, aux archives de la Ville, des recherches qui aboutirent à la reconstitution de la généalogie

(1) Actuellement directeur de la Manufacture des Gobelins

de la famille. Il en résultait que l'aîné des cinq enfants de Michel Lorthioir, Pierre, né en 1733, était devenu l'artiste résidant à Paris, et qu'il avait volontairement changé l'orthographe du nom.

Cette anomalie s'explique à la lecture de quelques lignes de M<sup>me</sup> Geoffrin, la célèbre bourgeoise du siècle dernier, qui tenait, avec éclat, un des salons les mieux fréquentés de Paris (1). Sa correspondance avec le roi de Pologne, Stanislas Ponia-towski, qui, pendant son séjour en France, avait recherché sa société et ses conseils et qu'à son avènement elle était allée visiter à Varsovie, fait nettement connaître son opinion sur l'ambitieux artiste :

« Ce Lorthior est jeune, dit-elle (2) ; il a de l'es-  
 » prit, une très mauvaise tête, un peu libertin,  
 » habile de son art, petit-maître, courant sans cesse  
 » les rues en cabriolet. Il s'est échauffé la tête sur  
 » tous les avantages et honneurs dont il serait  
 » comblé à Varsovie. »

Notons que le cabaretier lillois Michel Lorthioir, préoccupé de l'avenir de ses enfants, s'était efforcé de leur procurer une situation sérieuse et honorable. Pressentant les heureuses dispositions de l'aîné, il l'avait envoyé à Paris pour y étudier la gravure sur pierres fines et sur acier ; le second exerça à Lille la profession de marchand brodeur

(1) Madame Geoffrin recevait les artistes à ses dîners du lundi et les gens de lettres à ceux du mercredi.

(2) Il avait alors trente-trois ans.

et le troisième, placé dans l'administration, fut d'abord commis-greffier de la Gouvernance de Lille.

L'éducation indépendante du graveur et les hautes relations qu'il s'était ménagées dans le grand monde, en dix ans de pratique de son art, donnent une certaine créance à l'appréciation de M<sup>me</sup> Geoffrin.

En fait, le graveur était l'oncle et non le frère de la dame Eugénie.

Né en 1733, il avait 23 ans quand il grava un jeton pour l'intendant de Flandre, Le Fèvre de Caumartin; il fit une médaille du mariage du dauphin, à l'âge de 37 ans, celle de Louis XVI, Roi Très-Chrétien, à 43 ans, et reçut à 44 ans le titre de graveur du roi. Son mémoire à l'Assemblée nationale le montre à l'âge de 57 ans et son dernier bas-relief, gravé en 1805, le reporte à 72 ans.

Malgré le mutisme obstinément gardé sur son prénom, la série des œuvres signées et datées indique l'identité de l'artiste qui, durant plus d'un demi-siècle, a doté son pays de souvenirs dignes de l'époque élégante qu'il a dépeinte, par la souplesse d'un burin apprécié des connaisseurs. Cette identité de talent dans la variété du travail, attestée par des preuves probables, donnait à nos conclusions sur sa naissance et la composition de sa famille, un caractère d'authenticité difficilement contestable, lorsque enfin une preuve probante est venue dissiper le léger nuage qui pouvait encore laisser admettre le doute des incrédules.

Un acte mortuaire récemment mis à jour a dévoilé ce que de nombreux témoignages avaient néanmoins laissé dans la pénombre : le graveur avait reçu le prénom de Pierre, et son âge s'accordait avec la naissance du fils aîné de Michel Lorthior, dont la généalogie se trouve complétée par une similitude parfaite avec les registres de l'état-civil.

Le talent de Lorthior s'est affirmé dans plusieurs genres de productions. Le plus répandu est celui dont nous avons le plus d'exemples et dont il se réclamait dans l'Almanach des Artistes. Son appel au public était conçu en ces termes : Lorthior, Salle neuve du Palais, grave supérieurement le cachet, c'est un des meilleurs graveurs de son genre. Quand il se prévalut de son titre de graveur des médailles du Roi, il ne manquait pas d'ajouter : graveur de cachets, genre qu'il traitait de main de maître dans la reproduction des armoiries et d'où il tirait ses plus clairs moyens d'existence.

Les jetons, pièces analogues aux cachets, les médailles et les sceaux mettent en évidence la faveur dont l'artiste a joui dans la haute société et à la cour. Ces travaux, généralement pourvus d'une date, permettent aussi de le suivre dans sa longue et laborieuse carrière.

Le plus ancien jeton daté reproduit les armes d'un gentilhomme dont il sut, comme Lillois de naissance, se faire un protecteur naturel, l'Inten-

dant de Flandre et d'Artois, Le Fèvre de Caumartin, autorisé par sa situation à résider alternativement à Lille et à Paris (1756).

En 1761, le duc de Berry, héritier présomptif de la couronne, lui demanda un jeton à ses armes.

Son exemple fut suivi par le duc de Choiseul, ministre de la guerre et de la marine, et par son collègue Phelipeaux, commandeur et chancelier des ordres de Louis XV et chancelier de la reine. Le roi lui-même confia à Lorthior la gravure d'un jeton de l'Académie de la Marine, où la tête est remarquable par les détails du modelé.

L'année 1770 vit paraître plusieurs œuvres : la médaille du mariage du Dauphin avec la gracieuse Marie-Antoinette, le jeton de jeu et un sceau de cette princesse, ainsi qu'un sceau emblématique de la Connétablie et Maréchaussée de France.

Les grands sceaux confiés au burin de Lorthior manifestent la faveur dont il jouissait à la Cour. Deux princes du sang, le jeune comte d'Artois et plus tard le duc d'Orléans, Philippe-Égalité, se firent représenter sur les derniers sceaux équestres qui parurent en France.

Dans l'intervalle, une commande importante fut celle du sceau de la reine, publié dans le Trésor de numismatique et de glyptique, parmi les sceaux des rois et reines de France. Il représente, assise sur son trône, Marie-Antoinette à qui un ange, porté sur un nuage, présente un cartouche aux armes réunies de France et d'Autriche.

Le rang honorable occupé par cette œuvre dans le Trésor de numismatique, la part prise par Lorthior à la création des assignats, et le mémoire adressé à l'Assemblée nationale par un artiste d'une compétence indéniable, malgré l'opposition qu'il fit dans la Commission aux idées émises par Lavoisier, joints au jugement de M<sup>me</sup> Geoffrin, reconnu comme sévère par le célèbre anglais Horace Walpole, justifient l'intérêt qu'il y avait, pour nos contemporains, à reconstituer l'ensemble de ses productions.

Parmi ses jetons, soit à pans, soit ronds, on peut signaler les suivants, que cette lecture en séance ne permet pas de décrire : la Caisse d'Escompte de Paris, la façade des Beaux-Arts, la Flandre wallonne et la réorganisation de l'Ordre de Saint-Louis, la Garde de Lyon et la Vétérance des sergents, la Maison philanthropique de Paris et celle de Versailles, les deux archiducs d'Autriche, frères de la Reine, venus à Paris en 1786, les ministres de Calonne et de Vergennes, celui-ci représenté sur une grande médaille au burin délicat, le colonel de Beaupréau et le plénipotentiaire James Harris, Louvenie, la duchesse d'Aumont et le prince Saint-Mauris de Montbarey avec sa femme Thaïs de Mailly-Nesles.

L'année 1896 vient de donner l'estampille à la gloire du graveur que nous célébrons. Parmi les jetons refrappés sur or à la Monnaie de Paris, pour être offerts à la tzarine Fœderowna, comme



une collection des plus beaux types, frappés au siècle dernier, dans la maison que l'empereur et l'impératrice honoraient de leur visite, figurent trois pièces signées de Lorthior et notamment la perle de l'écrin, le gracieux sujet de la duchesse d'Aumont, qui mériterait à Lorthior le surnom de Boucher de la gravure.

Viennent ensuite quelques types de monnaie, une médaille au buste du roi, offerte par les raffineurs de Bordeaux, un jeton pour le théâtre Louvois, quelques cachets, un ex-libris. Enfin, quatre bas-reliefs, intitulés *Séduction*, *Repentir*, *Récompense-Punition* et *Prudence-Succès*, dernières œuvres exécutées par l'artiste après la Révolution, accusent une tendance finale vers l'école de David d'Angers. L'ensemble de l'œuvre de Lorthior a fait ressortir la richesse d'une imagination toujours en travail et la souplesse d'un talent qui sut se plier aux transformations successives de l'art au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les graveurs Duvivier, Dupré, Gatteaux et d'autres ont eu des panégyristes; Lorthior ne doit plus rester en oubli.

PARIS voit se dissiper l'obscurité qui enveloppait le nom d'un artiste longtemps méconnu, dont le talent s'est exercé dans son sein, et LILLE peut ajouter à la liste des hommes illustres auxquels il a donné le jour, le nom de PIERRE LORTHIOR.

ÉD. VAN HENDE.

---